Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

12 | 2002

« Comme la lettre dit la vie »

C'est à quel sujet ?

Claudine Normand

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/1305>

DOI : 10.4000/linx.1305

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2002

Pagination : 203-208

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Claudine Normand, « C'est à quel sujet ? », *Linx* [En ligne], 12 | 2002, mis en ligne le 10 octobre 2012, consulté le 06 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/1305> ; DOI : 10.4000/linx.1305

Ce document a été généré automatiquement le 6 mai 2019.

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

C'est à quel sujet ?

Claudine Normand

Adresse

- 1 *Il y a longtemps je fis un rêve dont le souvenir précis m'est resté. Tu y étais présente, chère Michèle, à titre de témoin muet. Je ne sais pas qui tu représentais et non plus qui était le personnage hors-cadre à qui j'adressais une protestation véhémement : « Et nous, alors, comment écrivons-nous ? » Il aurait fallu déplier les strates de rancœur superposées dans ce verbe écrire. Je n'en ai retenu que la contestation d'un métalangage imposé, auquel je me pliais pourtant, semblait-il, sans effort, et la revendication soudaine, furieuse et sans espoir, qu'autre chose fût enfin possible à ce nous, les linguistes, assignés tels. Depuis j'ai rusé diversement avec cette difficulté et je ne ferai pas autre chose aujourd'hui en te proposant les remarques qui suivent, dont tu es la destinataire à double titre : car, si tu figurais à ton insu dans cette scène très privée, c'est en toute clarté diurne que tu m'as encouragée un jour dans une certaine façon d'aborder la langue.*

(...) une certaine transformation du sujet, non pas de l'individu mais du sujet lui-même dans son être de sujet. (M.Foucault)

Bref, là où il n'y avait d'abord personne est alors apparue « une personne », quelqu'un. (E.Landowski)¹

- 2 Je voudrais proposer une défense de la langue ordinaire. C'est là, me dira-t-on, le travail, lui aussi ordinaire, des linguistes ; inutile de poser à la nouveauté, et d'ailleurs, est-il besoin de la défendre ? Tentez plutôt de l'illustrer !
- 3 C'est bien le cœur de la question précédente : écrire de la langue – ce dont les linguistes font profession – peut être assez différent d'écrire *en* langue, comme en témoigne cette phrase elle-même, dans sa construction laborieuse : compréhensible, sans doute, mais, à coup sûr exclue de l'usage simple et commun.
- 4 Mais cet usage simple et commun, existe-t-il ? Certains disent que c'est une fiction, qu'il n'y a que des différences, ce qui n'empêche pas de se comprendre, moyennant quelques ajustements, par la grâce du dialogue. Pas d'exclusive donc, pas de critère d'acceptabilité, encore moins d'astérisque ! Seule existe la variation infinie de la parole vivante...

- 5 Pour d'autres, qui furent longtemps plus écoutés, une compétence souveraine, savoir mystérieusement intériorisé, nous autorise à écarter tel ou tel énoncé qui ne relèverait pas, précisément, du communément accepté, de cette langue qu'on définit de n'appartenir ni à la science, ni à la littérature, ni à l'intention personnelle d'un style ; une entité négative en somme, n'en appelant qu'au sentiment dit « linguistique » de chacun, critère contestable, mais le seul dont nous disposerions.
- 6 Dans ce débat, qui est loin d'être clos, mon trouble est grand. Comment refuser de voir la variation omniprésente, quand on fait chaque jour l'expérience que toute discussion exigerait un effort mutuel de traduction ? Peut-être est-ce même le cas de n'importe quelle conversation banale lorsqu'elle tente d'éviter les malentendus. Et que dire de ces fragments, saisis au passage, qui s'adressent à d'autres dans notre langue, semble-t-il, mais dans des codes – lexique, syntaxe, phonétique – étrangement décalés, locutions d'un autre âge et d'une langue nous devenant étrangère ?
- 7 S'il faut donc se replier sur le cercle rassurant de la spécialité, je voudrais au moins m'assurer que je ne suis pas complètement piégée par un fantasme en prenant comme objet *la langue*, une langue plus ou moins commune, plus ou moins partagée, repérable cependant et analysable comme telle. J'irai plus loin, au risque du paradoxe : malgré l'évidence, chaque jour manifestée, d'une transformation continue qui se serait brusquement accélérée sous l'effet du développement des techniques de communication, je vois la preuve de l'existence propre d'une langue ordinaire dans le fait, non moins observable, qu'elle résiste, butée en quelque sorte sur des positions archaïques, opposant son réel obtus à l'assaut des jargons de la modernité.
- 8 C'est ainsi que la langue ordinaire résiste à la vulgarisation des sciences humaines, qu'on attendrait pourtant présentes dans le discours quotidien vu la façon dont elles occupent les institutions par le relais des experts et des journalistes. Contre toute attente on s'aperçoit que ces usages restent ceux de spécialistes et glissent sur la langue sans s'y installer, moins puissants en cela que Coca Cola ou Mac Do. C'est du moins ce que je tenterai de montrer à partir de quelques termes courants que les sciences humaines ont hérités de la philosophie. Dans cette enquête j'ai rencontré une chronique de Roger Pol Droit² dont j'ai emprunté le titre ; elle rendait compte de quelques ouvrages récents d'inspiration anthropologique dont je reprends partiellement le chapeau qui résume mon projet : « Une réflexion sur l'individu, la personne et la subjectivité ».

Individu, personne, sujet

- 9 A la différence de l'auteur de la chronique, je ne m'intéresserai pas à la portée philosophique des concepts ni à leur retour massif sur la scène intellectuelle, après leur mise à l'écart par le structuralisme ; seul m'importe ici l'usage des termes ainsi spécialisés par rapport à la langue ordinaire. Bien que l'observation linguistique ne soit pas l'objet de R.P. Droit il la croise cependant lorsque, présentant le travail de Zarka sur la philosophie du droit, il résume ainsi l'apport des « jurisconsultes » :
 L'évolution de cette élaboration [les notions de sujet, d'humanité, de dignité] oblige les penseurs du XVII^e siècle à distinguer clairement des concepts que nous avons fâcheusement tendance à croire équivalents : individu, personne, sujet.
- 10 L'équivalence des concepts étant inséparable de celle des termes, ceux-ci se servent mutuellement de substituts et circulairement de définition ou de renfort. Ainsi lorsque

Droit reprend les termes d'un autre ouvrage, on voit se succéder comme autant de syntagmes synonymes ou paraphrastiques : « le sujet personnel », « la dignité humaine », « les droits de l'homme », « les droits d'un sujet », « l'existence d'une personne ». Cette inflation et manipulation terminologique est fréquente dans les nombreux essais d'inspiration anthropologique, éthique ou psychologique, qui chargent ces trois mots de rendre compte de la modernité, cette « époque opaque » comme le dit R.P. Droit – qui suggère au passage qu'il serait bon de ne pas oublier complètement Foucault et Deleuze.

- 11 Je retrouve cette difficulté terminologique, étroitement liée à l'effort d'élaboration de concepts adéquats, dans une communication de J.-P. Kaminker sur le thème de « la revendication identitaire »³. Ce faisant je m'autorise de son « idée principale », qualifiée de « simple proposition d'hygiène terminologique » : « N'appliquons le concept d'identité, dit-il, qu'au cas particulier de la personne individuelle ». Or, tout en critiquant « l'idéologie identitaire », il pose comme allant de soi, non seulement le concept d'identité (dont il dit pourtant qu'« il est tiré aujourd'hui à hue et à dia ») mais la combinaison de la personne et de l'individu produisant l'entité « personne individuelle ». Il explicite ce qui lui paraît ici « un cas clair d'identité » par un recours, devenu assez fréquent aujourd'hui, aux spéculations de G.H. Mead attachant l'identité personnelle au « corps de la personne individuelle »⁴. Dans ce texte le terme *individu* est privilégié, le propos visant le rapport de chacun aux différents types d'« appartenance », mais la commutation avec *sujet* et la combinaison « sujet individuel » se produisent aussi, sans question sur une différence possible entre ces termes devenus simples variantes stylistiques. Si dans d'autres cas, à l'inverse, leur différence se trouve soulignée, ce peut être pour retrouver une opposition philosophique classique, par exemple entre immanence et transcendance chez Alain Renaut pour qui le sujet est devenu « l'horizon de l'individu », sa « figure moderne », « humaniste »⁵.
- 12 Toutes ces démonstrations se tiennent si on en accepte le principe, à savoir qu'elles s'approprient les termes en jeu comme s'ils n'avaient aucune existence propre avant qu'elles ne s'en emparent. Ce fut, après tout, la façon de faire habituelle de la philosophie⁶ et souvent le cas dans les sciences humaines. Il serait hors de propos de se demander ici si ce fut toujours pour le profit de la pensée et de la science ; voyons plutôt ce qui se passe quand on se préoccupe moins de définir des concepts que de spécifier des types d'écriture.
- 13 On se rappelle que dès la fin des années 60, quand n'était pas encore révolue « l'ère du soupçon », Philippe Lejeune commençait sa longue analyse de cette « catégorie » de l'écriture qu'est pour lui l'autobiographie par la question suivante : « (...) dans quel sens l'évolution des médias est-elle en train de métamorphoser la manière dont chacun se vit comme sujet et vit ses relations avec les autres sujets ? »⁷. A partir d'une étude formelle du jeu linguistique des « personnes », les termes sont ainsi spécifiés : *sujet* renvoie au niveau de « l'authenticité » dont se réclament « les récits de vie », *individu* au projet d'écriture lui-même – « témoignage individuel », production d'un « texte centré sur une vie individuelle » (Lejeune 1970 : 255) – visant à se distinguer des autres membres du groupe. Que les deux aspects relèvent de l'imaginaire, l'auteur le souligne *in fine* en précisant l'objectif de son projet : « déconstruire l'illusion du sujet qu'encourage le genre autobiographique ». De cette préoccupation critique commune à l'époque je retiendrai la façon dont elle se formule dans cette dernière page :

« De sorte qu'au terme de cette feinte personnalisation « je » a chance de ne plus être personne. (...) Mais pour parler ainsi, il faudrait croire que « je » était auparavant quelqu'un d'un et de bien solide » (316).

- 14 « Je » n'est « personne », « je » est « quelqu'un d'un », ces énoncés torturés, refusent les contraintes de la langue pour la plier à une volonté d'élaboration conceptuelle : lutter contre l'illusion de l'unité de la conscience dans le cas de Lejeune, trouver le terme (le concept) qui éviterait « la réduction imaginaire de l'identité à une appartenance de groupe » dans le cas de Kaminker (2000 : 16). Mais on sait (on suppose) que ces mêmes auteurs, quand ils parlent hors situation de production conceptuelle, suivent l'usage ordinaire qui refuse ces synonymies forcées et garde ses propres distinctions, celles du sentiment linguistique commun.

Le sentiment linguistique

- 15 Ainsi mon sentiment linguistique me souffle que c'est par un jeu de mots que le subtil sémioticien cité en exergue veut faire accepter comme une simple substitution linguistique, le passage, éthiquement décisif, de *personne* (avec négation), marque linguistique de l'absence, à *une personne*, en chair et en os. Il s'agit dans ce texte de décrire « la confrontation avec autrui », « la prise de conscience de soi à travers la médiation de l'autre » (13). Dans un premier « stade » de rencontre (que je ne peux développer ici) : « (...) 'l'autre' n'était encore, à strictement parler *personne*. Ensuite de quoi, moyennant le passage à un régime différent, nous avons vu sa figure se préciser, s'étoffer, jusqu'à nous permettre de sentir la présence d'un être de chair là où nous n'avions trouvé précédemment qu'un simulacre évanescent chargé d'occuper la place vide du non-moi. Bref, là où il n'y avait d'abord personne est alors apparue « une personne », *quelqu'un* » (15).
- 16 Refusant de me laisser égarer comme Polyphème, je ferai remarquer que cette description phénoménologique, jouant sur la langue, néglige la différence minime, mais grammaticalement décisive, entre *une personne* (avec déterminant) et *personne* (sans déterminant mais avec négation, *l'autre n'était personne*). Il est vrai que Littré signale : « sans négation *personne*, substantif abstrait qui est toujours du masculin et du singulier et qui signifie quelqu'un. *Personne croira-t-il jamais ?...* ». Mais cet emploi est clairement sorti de l'usage ordinaire et quand la marque de la négation est effacée *personne* ne passe pas pour autant au positif tant qu'il reste sans déterminant :
- Il y a quelqu'un ?
 - il (n')y a personne ?
 - Non, il (n')y a personne.
- 17 On pourrait ajouter à cette démonstration lourdement grammaticale que *quelqu'un*, de plus, n'est commutable avec *une personne* qu'au prix d'un notable changement de sens, celui précisément que l'auteur cherche à produire :
- Oui, il y a une personne
- est interprétable selon l'intonation en « il y a une personne et non tous ceux qu'on attendait », ou « il n'y a qu'une personne mais importante ! », ou même « il n'y a qu'une personne mais c'est quelqu'un ! ». Il reste qu'entre l'absence attachée à l'indéfini de sens négatif et la présence assertée par le syntagme nominal, la proximité formelle, historiquement explicable, induit un glissement dont peut jouer un parleur rusé, au risque de chatouiller le sentiment linguistique de locuteurs innocents.

Sujet / Individu

- 18 Ce locuteur innocent produira, pour se ressaisir, des énoncés très simples et les soumettra au jugement d'informateurs de bonne foi linguistique. On mettra ainsi en évidence des distinctions différentes, fortes et persistantes, non touchées par les jargons subtils. Ainsi il m'est arrivé de rencontrer, ou même de fréquenter, *des individus*, et même de *drôles d'individus*, mais jamais des *sujets* ! Dans la langue courante *sujet* ne désigne pas un humain. En dehors d'un emploi affectueux, *c'est un mauvais sujet* est d'un usage vieilli et limité et seul quelque éducateur ou juge parlerait d'un *bon sujet* ou un médecin d'un *sujet intéressant*. Quant aux *bons et loyaux sujets de sa majesté* ils ne sont guère évoqués que dans les contes ou leurs équivalents dans les médias. Le terme est réservé à des emplois abstraits : *le sujet de l'examen*, *de la thèse* ou *d'une journée d'études*, c'est-à-dire ce dont on parle ou écrit sérieusement ; on ne racontera guère le sujet d'un roman ou d'une bande dessinée. *C'est à quel sujet ?* suppose un air attentif sinon grave : « c'est au sujet de votre fils qui n'a pas réapparu au lycée », « c'est au sujet de ce que vous savez »...
- 19 Cet héritage de la logique, le *sujet* étant ce dont on parle et le *prédicat* ce qu'on en dit, s'est spécifié dans la tradition scolaire en *sujet grammatical*, celui qui est dit faire ou être telle chose (*Qui est-ce qui... ?*), coïncidant ou non, selon les cas, avec une nouvelle figure, le *sujet d'énonciation*, celui qui dit « je », ici – maintenant, qui n'est d'ailleurs pas exactement le *sujet de l'énonciation* des psychanalystes. Ce sont autant d'emplois techniques, qui peuvent varier selon les théories, étrangers donc à la langue ordinaire qui ne les conserve, avec *proposition*, *analyse* et quelques autres, que figés dans le souvenir de l'école primaire. De cet héritage savant elle a cependant gardé *sujétion* et *assujettissement* et, plus courante, l'expression *être sujet* à (*des crises de violence*, *des accès de toux...*), et *sujet à caution*, cas où *sujet* implique une soumission morale et physique, qui était bien celle des sujets du roi⁸.
- 20 Le terme *sujet*, constant dans les sciences humaines, est hérité de la philosophie (*le sujet* par rapport à *l'objet* nous rappelle Littré, qui est loin d'y voir l'emploi le plus courant). Repris par la psychanalyse lacanienne, dans un rapport à la philosophie qui n'est généralement pas explicite, il reste ignoré de la langue ordinaire pour désigner un être humain. Devant la porte, même si c'est celle d'un psychanalyste, je rencontre non pas un sujet mais une personne, éventuellement un individu. Mais entre *personne* et *individu* intervient une distinction assez forte, comme le montrent certaines substitutions difficiles ou entraînant un changement de sens.
- C'est une personne charmante
? ? C'est un individu charmant
C'est un drôle d'individu
? C'est une drôle de personne
Qui est cet individu ?
Qui est cette personne ?
- 21 Si vous dites : j'ai rencontré un individu devant la porte, on attend la suite : Ah oui ? qu'est-ce qu'il avait de louche ?
- 22 Rien dans l'étymologie du terme (ce qui n'est pas divisé ou divisible) ne destinait *individu* à cet emploi plus ou moins péjoratif qui le fait commuter avec *type*, ces deux termes classificatoires ayant curieusement pris dans le parler quotidien une même marque de mépris :

C'est un individu bizarre

C'est un type bizarre

- 23 Il semble difficile d'employer *individu* de façon neutre :

250 F par personne

*250 F par individu

- 24 et tout autant de le valoriser : *C'est un bel individu* renvoie à une sorte de spécimen envisagé froidement ; *c'est un individu sympathique* fait entendre un soupçon de rejet ou relève d'une antiphrase familière comme lorsqu'on dit affectueusement : *c'est un petit voyou !*
- 25 L'individualisme et l'individualiste, on le sait, ont mauvaise presse (sauf chez A. Renaut qui en fait la figure moderne de l'humanisme) ; le mot appelle l'égoïsme. Curieusement, *individuel* et *individuellement* n'ont pas cette marque péjorative : *pris individuellement les étudiants sont agréables mais dans un amphi !...* Un *billet individuel* s'oppose simplement au *billet collectif* et la voiture, *moyen de transport individuel*, aux *transports en commun* relevant de la carte orange. Cet emploi neutre de l'adjectif et de l'adverbe retrouve l'emploi logique et philosophique du nom *individu* : le singulier par rapport au pluriel, la partie par rapport au tout, le spécimen par rapport à l'espèce, qui sert de point de départ aux réflexions sociologiques : *individu*, fictivement isolé / *société*, ensemble d'où on l'extrait.

Individu / Personne

- 26 Sans adjectif, *personne* semble d'abord aussi neutre qu'*individu* dans son emploi classificatoire : *il y avait plusieurs personne ; 250 F/ personne*. De fait les termes ne sont pas substituables : * 250 F / *individu* ; *une personne après l'autre* ; * *un individu après l'autre*. C'est que *personne*, à la différence d'*individu*, met l'accent sur le caractère humain en ce qu'il n'est pas entièrement réductible à la numération. Ainsi le nom *le personnel*, qu'il s'agisse du personnel domestique ou de celui d'une entreprise, désigne les employés et non des biens matériels.
- 27 L'*individu* n'est donc pas l'équivalent de la *personne* ; *individu* et *individuel* comme *social* et *société*, sont du registre de l'institution, du public. Pour retrouver le privé il faut avoir recours à *personne* : une décision n'est ni *plus ou moins individuelle* ni *plus ou moins sociale*, mais elle peut être *plus ou très personnelle*. La *personne* relève de l'évaluation subjective, positive comme négative, et donc du degré de comparaison : *C'est une personne très séduisante mais parfois insupportable*.
- 28 L'adjectif et l'adverbe introduisent clairement l'opinion, l'engagement, la conscience de celui que les sciences humaines appellent un sujet : *c'est une opinion personnelle* ; *il s'est présenté en personne* ; *je suis personnellement concernée...* Dans tous ces cas la substitution par *individu* est impossible (* *il s'est présenté en individu*) ou change le sens. Une jeune informatrice m'a proposé : *un travail individuel c'est ce qu'on fait tout seul ; un carnet où on écrit ses secrets c'est personnel*. De même des papiers d'identité seront plutôt dits *individuels* et une recherche ou un style *personnels*. On parle d'une *personnalité*, non d'une *individualité*, etc...
- 29 La *personne* c'est donc par ce terme que la langue ordinaire désigne ce que chacun prétend être en soi-même, « Ipse » dit Ricoeur, « Self » disait Winnicott, en tout cas irréductible à l'*individu*, anonyme et interchangeable : *c'est une affaire personnelle*, autrement dit *privée*, voire *intime*. C'est ainsi que, dans l'espace éminemment public d'Internet, chacun a droit

à ses *données personnelles* qu'un organisme officiel (la CNIL) est chargé de surveiller et protéger des indiscretions. Et l'on sait que les pronoms dits « de personne », réduits aux deux premières depuis Benveniste, ont un statut particulier par rapport aux autres pronoms, en particulier « il », celui que Benveniste dit très éloquemment de la « non-personne ».

- 30 Quant à *société* et *social*, la langue dans ses emplois actuels, non réflexifs, les renvoie à l'extérieur et les limite à des emplois techniques : une société est *anonyme*, à *responsabilité limitée* ou encore *savante*, expressions juridiques marquant l'institution. La société quant à elle, l'ensemble indifférencié des autres, est souvent déclarée dure, impitoyable ou indifférente et injuste ; on dit que beaucoup en sont en quelque sorte exclus. Ce sont des termes porteurs de contraintes ou de soumission et de souffrance. Le sens latin de *socius*, le compagnon ou l'allié, n'est pas resté attaché à *social* mais à *sociable* (qualité d'un bon compagnon) et à *associé*. Or une association est un ensemble, comportant certes un règlement (intérieur), mais auquel on adhère par choix personnel non par nécessité ou obligation, alors qu'on n'a pas le choix de naître dans telle ou telle société pas plus que de refuser (sauf cas pathologique) la langue maternelle, celle de la société où on est né, cet héritage disait Saussure, ou encore « la carte forcée ». On peut tenter de forcer la langue ou essayer de changer la société, la résistance que rencontre toute tentative personnelle est bien celle d'un extérieur.
- 31 Les emplois de *social* sont marqués par cette extériorité : *sécurité sociale*, *assurance sociale*, *contribution sociale généralisée*, *aide sociale*, *assistante sociale*..., c'est l'administration, anonyme ou presque, les papiers, les dossiers, les bureaux, l'Etat qui certes aide l'individu mais à l'intérieur d'un réseau d'obligations opaques à la personne. Rien dans l'usage de ces expressions techniques et figées ne rappelle qu'il s'agit d'*acquis sociaux*, résultat de *luttés sociales*, emplois de *social* qui relèvent du discours réflexif du militant politique et syndical. On peut remarquer ainsi que pour la langue ordinaire la personne n'est pas prise en compte quand on parle de *social* : *appartenance sociale*, *fracture sociale*, c'est du jargon de politiques et de journalistes. Il n'est pas bon d'être classé dans les *cas sociaux*.
- 32 Pour conclure ce balayage qui ne prétend pas à l'exhaustivité, il semble que la langue ordinaire, source et véhicule de l'opinion commune, ignore encore aussi bien les théories sociologiques que psychanalytiques. Elle continue à ne valoriser que la personne, sa conscience, sa liberté, son unicité traditionnelle, envers et contre tous les clivages inventés par les sciences sociales. Si dans une approche réflexive on peut surmonter ces résistances linguistiques, la pente naturelle, dans un échange banal, est de reprendre cet héritage obtus : la société est un poids, l'autre est un étranger anonyme, tout individu est inquiétant, le seul refuge est ma « petite personne » !
- 33 J'ai bien conscience que j'ai peut-être tout embrouillé en superposant deux problèmes : la persistance d'une langue ordinaire, étrangère aux métalangues de ceux qui s'efforcent à une pensée nouvelle sur « l'Homme et la Société » et la possibilité, en reconnaissant et analysant cette langue ordinaire, d'échapper aux jargons des spécialistes, langues de bois, greffons mal venus, qui ne s'adressent qu'aux experts enfermés dans leur code ; bref, cette écriture que refusait la protestation de mon rêve. Mais n'est-ce pas se résigner à l'archaïsme d'une pensée confortée dans sa langue ? Ou alors ne faut-il rien attendre que de la littérature, celle qui ne prétend pas faire avancer la pensée et le fait parfois, pourtant ? « Moi seul !, Je sens mon cœur et je connais les hommes. » Rousseau, était-ce en son temps, du jargon ?
- 34 Hors du rêve il n'y a que compromis et il faut bien emprunter à quelque degré un métalangage, ne serait-ce que pour faire entendre ce qui continue à se dire en quelque

sorte malgré lui, cette activité obstinée à conserver autant qu'à changer la langue, dont les « sujets » parce qu'ils parlent, sont la source et les agents, pas plus maîtres de ce qu'ils acceptent de dire que de ce qu'ils refusent.

BIBLIOGRAPHIE

FOUCAULT, M. (2001) « L'herméneutique du sujet », *Cours du Collège de France (1981-1982)*, Paris : Gallimard – Le Seuil.

KAMINKER, J.P. (2000) « Identités régionales et appartenance », *Cahiers de l'Université de Perpignan* n°32, (Actes du colloque international : Arts et identité régionale).

LANDOWSKI, E. (1998) « Saveur de l'autre », *Texte* n° 23/24, Toronto.

LEJEUNE, P. (1970) *Je est un autre ; l'autobiographie de la littérature aux médias*, Paris : Le Seuil.

RENAUT, A. (1995) *L'individu. Réflexions sur la philosophie du sujet*, Paris : Hatier.

NOTES

1. Michel Foucault ([1981-82] 2001) ; Eric Landowski (1998).
 2. *Le Monde*, 24-11-2000. On regrette que cette chronique ait disparu désormais du Monde des livres.
 3. Jean-Pierre Kaminker (2000).
 4. cité dans la traduction sans référence de Victoroff (1952). Il s'agit sans doute de *Mind, Self and Society* (1934).
 5. Alain Renaut (1995).
 6. Avec quelques exceptions notables : Platon faisait parler Socrate dans la langue de tout le monde et Wittgenstein fut le grand défenseur du langage ordinaire.
 7. Philippe Lejeune (1970 : 8).
 8. Le terme des grammairiens latins était d'abord *suppositum*, limité à l'emploi grammatical ; il a été remplacé par *subjectum* qui avait dans la langue un emploi beaucoup plus large, impliquant précisément cette soumission, étrangère à l'emploi technique.
-

AUTEUR

CLAUDINE NORMAND

Université Paris 10